

“Monde immonde”, écrivait un poète de l’époque, “Nature meurtrière” ajoutait un autre:

*maintenant

“Ores* es-tu contente, ô Nature meurtrière,
De tes plus chers enfants impitoyable mère,
Tigresse sans pitié,
As-tu soûlé de sang ta soif âpre et sanglante,
Faisant finir ma vie en ma mort violente...”

(Agrippa d’Aubigné)

On n’y retrouve pas seulement la traditionnelle dévalorisation du monde comme vallée des larmes, terre de pourriture et de ténèbres. Qui plus est, les gens de l’époque semblaient éprouver ces maux comme une hostilité à leur égard. Ils ne se découvrent plus de commune mesure avec un univers que les découvertes géographiques et astronomiques avaient révélé comme illimité et inconnu. Ils se sentent engloutis par l’espace, submergés par sa démesure, comme le prouvent, entre autres, les monuments du temps, surtout les églises, dont les voûtes donnent l’impression de hauteur énorme. Le passage “du monde clos à l’univers infini” (A. Koyré) ne provoque que vertige et angoisse. Que le monde fût auparavant considéré comme une petite prison pour les âmes qui aspiraient à l’au-delà, voilà qui ne nous étonne pas. Mais que cette conviction devienne plus forte et plus douloureuse au moment où l’on découvre l’immensité du globe et l’infini, voilà qui peut surprendre. On se sentait enfermé de toutes parts “comme un atome”. Plus qu’avant, on ne voit pas comment en sortir et où aller. La métaphore de ce monde était **le labyrinthe** – planté dans les jardins des palais ou représenté dans la peinture ou la littérature de l’époque. Fermé et tortueux, dépourvu de sens, au propre et au figuré, sans issue, il garde le voyageur captif et lui impose une errance fatigante et inutile. Cependant, on dirait que cela ne provoquait pas seulement de l’angoisse, mais aussi une certaine attirance secrète, sinon comment expliquer le fait qu’on plantait des labyrinthes végétaux un peu partout? Versailles en aura un. **Image très fréquente dans le Baroque, le labyrinthe trahit bien les sentiments ambigus à l’égard du monde, le rejet et l’attirance, la condamnation chrétienne de ses pièges et méandres et la tentation irrépressible qu’il commence à exercer.**

Il en est de même pour une autre image fréquente du monde, **le théâtre**. Avec plus d’insistance qu’avant, le Baroque emploie cette image pour signifier que le réel n’a pas plus de substance qu’un décor, que la vie n’a pas plus de durée et d’authenticité qu’un rôle, que les hommes n’ont pas l’être mais seulement le paraître, comme des acteurs qui ne sont ce qu’ils sont que pour le temps réduit du spectacle et quittent la scène du monde sur laquelle d’autres acteurs viendront jouer. Pourtant, encore une fois, **le theatrum mundi** trahit des sentiments contradictoires: tout en affirmant, comme avant, que